

Pascal Attinger

# La variation textuelle dans la littérature sumérienne d'époque paléobabylonienne<sup>1</sup>

DOI 10.1515/olzg-2015-0001

L'ouvrage de Delnero reprend et développe des thèmes déjà esquissés dans sa monumentale dissertation *Variation in Sumerian Literary Compositions: A Case Study Based on the Decad*. Ph. D. diss., University of Pennsylvania 2006 (désormais Delnero 2006).

Dans l'introduction (pp. 1–15), l'auteur (désormais A.) souligne d'abord que la variation textuelle est un aspect important, mais néanmoins assez négligé du sumérien. Elle est définie comme « the occurrence of differences in the content of one or more copies of the same text » (p. 1). En s'appuyant sur un exemple concret (GiH A 56), il énumère les différents types d'erreurs et de variations (pas nécessairement fautives) rencontrés à tous les niveaux: orthographique, grammatical et sémantique (pp. 1 sq.). À l'ère d'ETCSL, il est devenu plutôt rare que les sumérologues se donnent la peine de faire des partitions. Delnero est par bonheur une exception et il insiste aux pp. 3 sq. (v. aussi pp. 182 sq.) sur l'importance d'une telle procédure pour l'établissement d'un texte composite qui ne repose pas sur la seule intuition, laquelle « is either vague or is weakened by an insufficient understanding of Sumerian grammar » (p. 3). Le but de son étude est de présenter « a detailed treatment of the different types of textual variants that occur in the duplicates of Sumerian literary compositions » (p. 4) et de proposer « a methodology for identifying and critically evaluating these variants » (id.). Après une très brève histoire de la recherche (p. 6), l'A. aborde le problème de l'édition des textes anciens (pp. 6–11). En ce qui concerne le sumérien, la recherche d'une version « originale » est futile et vaine, et ceci d'autant plus que la grande majorité des textes littéraires sumériens de l'ép. paléobab. sont des exercices d'élèves qui n'avaient pas la prétention de préserver une composition pour la postérité: « Indeed, the very concept

of an original writing is meaningless when later sources are not based on a single, original version of a text that has been copied faithfully over an extended period of time » (p. 9). Cela n'implique toutefois pas que les compositions littéraires étaient encore « en mouvance » à l'ép. paléobab. Dans la plupart des cas, c'est le contraire qui est vrai<sup>2</sup>. Pour cette étude, « an average of 90 to 95 percent of the content of all of the duplicates for the line is completely identical in every orthographic and grammatical detail, and when variation occurs at all, there are typically fewer than five to ten textual variants for that line » (p. 10). Il y avait donc « something like a standard text [...] as a model for many of the surviving duplicates » (p. 10) et dans l'idéal, un texte composite devrait refléter cette version standard. Le corpus de base du travail est la décade, un groupe de dix compositions que les élèves étudiaient après avoir été introduits à l'apprentissage des textes littéraires par la tétrade (pp. 11–13).

Dans les chapitres 2 à 7, l'A. passe en revue les différents types de variations, se concentrant moins sur leur nature que sur leurs causes possibles: erreurs mécaniques, variations locales et régionales, variations diachroniques, variantes dans des sources compilées par un seul et même scribe ou par un groupe de scribes, variantes idiosyncratiques et variantes interprétatives (« interpretive variants »).

Les erreurs mécaniques (pp. 17–60) sont les plus faciles à identifier, car le plus souvent clairement fautives. Elles sont normalement présentes dans une seule source et de nature variable selon que le texte a été copié directement d'un autre exemplaire, écrit sous dictée ou transcrit de mémoire (pp. 17 sq.). D'après l'A., le dernier cas est de loin le plus fréquent, et à la p. 129, il écrit même qu'il n'y aurait que « a few apparent exceptions of literary sources that may have been produced by another means of copying »<sup>3</sup>. La chose me semble pour une double raison un peu discutable:

1 Review article de Delnero, Paul: *The textual criticism of Sumerian literature*. Boston: American Schools of Oriental Research 2012. VIII, 230 S. 4° = The Journal of Cuneiform Studies. Supplemental Series 3. Hartbd. £ 65,00. ISBN 978-0-89757-088-6.

2 Il y a toutefois des exceptions, par ex. mušen-ku<sub>6</sub> (C. Mittermayer).

3 Cf. aussi p. 61: « [...] it is likely that apprentice scribes learned primarily by copying texts from memory, and less frequently – if at all – by copying from dictation or directly from another written exemplar ».

- D'une part, comme l'A. le montre aux pp. 105–119<sup>4</sup>, les cas où deux ou plusieurs copies d'un texte sont certainement ou probablement dépendantes l'une de l'autre sont loin d'être rares. En dehors du corpus considéré, cf. par ex. CA A et U<sub>3</sub> (v. P. Attinger, *BiOr.* 66 [2009] 134 n. 5), Iddin-Dagan A A et H (v. P. Attinger, Iddin-Dagan A [sous presse] avec litt. ant.), Edubba'a 1 A et C, etc. Un cas particulièrement frappant est CKU 2:24, où probabl. pas moins de cinq duplicats ont lu<sub>2</sub>-al(-)li- pour lu<sub>2</sub>-a li- (sandhi).
- D'autre part, il est le plus souvent difficile de distinguer entre un texte écrit sous dictée et un texte copié de mémoire. D'après l'A. (surtout p. 128), les premiers contiendraient avant tout des graphies syllabiques, mais peu d'erreurs grammaticales, alors que les seconds seraient entachés de fautes de tout genre. Cette hypothèse peut sembler plausible, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit correcte. Un élève intelligent ne comprenant pas une phrase sous dictée aura tendance à la réinterpréter et fera par là-même des erreurs qu'un élève essayant de rendre servilement une phrase dont le sens lui échappe n'aurait pas commises. Il faut par ailleurs compter avec des types mixtes: un texte est par ex. écrit de mémoire, et ce texte ensuite copié par un autre scribe; ou un texte est copié sous dictée, et cette copie utilisée par un condisciple comme base d'une nouvelle copie; etc.

Le meilleur diagnostic d'un texte copié de mémoire, ce sont les erreurs par interférence (« transfer errors »), des fautes impliquant le remplacement, l'addition ou l'omission fautifs de morphèmes grammaticaux ou de lexèmes par suite d'une confusion avec une expression similaire dans un autre passage de la même composition ou dans une autre composition (p. 21)<sup>5</sup>. Typiques des textes copiés de mémoire seraient par ailleurs des omissions, additions et substitutions substantielles, les fautes faites sous dictée ou en copiant un autre exemplaire tendant, elles, à être mineures (pp. 21 sq.). D'autres types d'erreurs incluant les dittographies, les haplographies, les métathèses et les omissions, additions et substitutions mineures se rencontrent en revanche dans tous les types de copie (pp. 22 sq.). Aux pp. 23 sq., l'A. relativise un peu les distinctions faites dans les pages précédentes: « Diagnostic memory errors have been identified as such because they

encompass mistakes such as memorial transfer errors and synonymous substitutions, which are fundamentally mnemonic. However, even though mnemonic errors are associated primarily with copying from memory, the other two methods of copying – copying from dictation and copying directly from another exemplar – also have a mnemonic component, even if it is less pronounced. [...] the role of memory in the process can lead to the occurrence of many of the same types of errors that are associated with copying from memory » (p. 23). Indicatives du type de copie à laquelle on a affaire ne sont donc pas les occurrences de variantes isolées, mais la quantité et la distribution des différentes sortes d'erreurs. Pour distinguer les erreurs mécaniques d'autres types de variations pas nécessairement fautifs (économie graphique, choix des signes, etc.), l'A. propose les quatre critères suivants: « 1) [I]t only occurs in one of the preserved sources for the line; 2) the source in which it occurs does not contain multiple variants of the same type<sup>6</sup>; 3) variants of the same type do not occur frequently in Sumerian literary sources; and 4) whenever possible, the form is overtly incorrect and differs substantially from the form that occurs in the other preserved sources » (p. 25). Aux pp. 25–60 sont énumérées les erreurs mécaniques contenues dans la décade, l'A. distinguant les erreurs simples (« errors involving one, or at the most two sequential or nearly sequential, signs, grammatical elements, or words » [p. 24]) des erreurs complexes. Les premières, de loin les plus nombreuses, comprennent les omissions (pp. 26–31: haplographies, omission d'un substantif ou d'un verbe, omission d'un élément grammatical), les additions (pp. 31–35: dittographies, addition d'un substantif ou d'un verbe, addition d'un élément grammatical), les substitutions (pp. 35–41: erreurs par interférence [« transfer error »] à courte distance, substitution d'un substantif/verbe par un autre substantif/verbe, substitution d'un élément grammatical par un autre élément grammatical), les erreurs phonologiques (pp. 41–50: signes homophones [du<sub>3</sub> pour du<sub>10</sub>, etc.], graphies syllabiques [a-da-al-lam pour a-da-lam, etc.], sandhis, graphies pleines, graphies défectives), les erreurs visuelles (pp. 50 sq.) et les erreurs visuo-phonologiques (pp. 51 sq.<sup>7</sup>), les secondes les erreurs par interférence à longue distance (pp. 52–54: inversions, anticipations, préservations, emprunts), les phénomènes de parablepsis<sup>8</sup>, les omissions

<sup>4</sup> Cf. aussi pp. 129 sq. pour ErH X<sub>3</sub> et X<sub>4</sub>.

<sup>5</sup> Cf. pp. 35–37 (à courte distance) et 52–54 (à longue distance). Un bel exemple en dehors du corpus considéré est nam-ma-e<sub>3</sub>-en dans NH 220 B<sub>4</sub> (/ / im-mi-in-e en A), contaminé par le topos attesté dans Lugalb. I 165 (ELS 112 avec n. 67 et 589).

<sup>6</sup> Auquel cas on aurait affaire à une variante idiosyncratique.

<sup>7</sup> Dans la plupart des exemples cités, l'élément visuel me semble faire défaut (v. infra Remarques de détails à propos des pp. 51 sq.).

<sup>8</sup> Omission de tout ce qui se trouve entre deux occurrences d'un même signe, élément ou mot.

substantielles (pp. 55–57), les additions substantielles (p. 57), les substitutions substantielles (pp. 58 sq.) et les erreurs dans la séquence des lignes (pp. 59 sq.).

Le chapitre 3 est consacré aux variations locales et régionales (pp. 61–84). La grande majorité (environ les deux tiers) des copies de textes littéraires paléobab. provient de Nippur, mais nous possédons également des duplicats de nombreux autres sites. L'A. passe en revue et discute les variations attestées dans les textes d'Ur (pp. 64–73), de Kiš (pp. 73–75), d'Isin (pp. 76–78), de Sippar (pp. 78–80), de Babylone (p. 80), de Suse (p. 81), d'Uruk (pp. 81 sq.), de Larsa (pp. 82 sq.) et de Meturan (pp. 83 sq.).

Les variations diachroniques sont l'objet du chapitre suivant (pp. 85–104). À de très rares exceptions près, les sources de la décade datent de la période paléobab. (avant tout du règne de Samsuiluna). Les exceptions sont  $As_1$  de KH (Abū Šalābīḥ; discuté aux pp. 97–101),  $N_{p2}$  de ŠA (un prisme d'Ur III; cf. pp. 101 sq.) et trois textes médio-babyloniens (cf. pp. 103 sq.). Aux pp. 86–97, l'A. discute en détail la question de savoir s'il est possible de dater une composition littéraire sumérienne par l'étude de l'orthographe et de la grammaire des duplicats conservés<sup>9</sup>. Sur un point, tout le monde est d'accord: un certain nombre de copies paléobab., avant tout d'hymnes à Sulgi, contiennent des particularités orthographiques typiques des textes littéraires de Lagas II et d'Ur III, mais inconnues ou rares à l'ép. paléobab. (fréquentes graphies syllabiques, pleines, etc.). Dans ces cas, il ne fait guère de doute que ces duplicats sont des copies de textes plus anciens (partiellement écrits sur des stèles). L'inverse ne vaut naturellement pas: une orthographe paléobab. n'implique pas une date de composition paléobab. Elle peut entre autres raisons s'expliquer par une modernisation du texte pour des besoins pédagogiques<sup>10</sup>.

Très controversée est en revanche la datation de la première mise par écrit d'une composition sur la base de la grammaire des duplicats préservés. Les uns jugent la chose possible<sup>11</sup>, les autres sont très sceptiques<sup>12</sup>. L'A. se

range clairement au côté de ces derniers lorsqu'il écrit: «First, the orthography and grammar characteristic of earlier periods are rarely preserved in Old Babylonian sources [...]» (p. 96). Ce n'est pas le lieu de rouvrir ici le débat, mais remarquons seulement qu'en ce qui concerne la grammaire, les propres analyses de l'A. pour KH (p. 100: «[T]here are only a small number of grammatical differences between the Early Dynastic and Old Babylonian versions of KH and all of them are relatively minor») et ŠA (p. 102) infirment son opinion.

Un problème connexe est la question de savoir si la fréquence de certaines variations dans les duplicats d'une composition donnée (par ex. directif // locatif, simplification des doubles génitifs et chute du /m/ final de la copule de la 3<sup>e</sup> pers. sing.) sont un indice que cette composition n'a pas été mise par écrit avant l'ép. d'Isin-Larsa<sup>13</sup>. Cette hypothèse, associée au nom de Wilcke (AOAT 253 [1998] 457–485) est remise en question par l'A. aux pp. 87–91. Pour la tester, il étudie l'alternance entre /a/ et /e/ dans trois compositions antérieures à l'ép. paléobab. (KH [duplicats d'Abū Šalābīḥ], ŠA et CA [duplicats d'Ur III]), dans deux datant de l'ép. d'Isin (LiA et NL) et dans deux conservées seulement dans des duplicats de date paléobab. et ne pouvant pas être précisément datées (EnA et ErH). Il conclut (p. 91) que «[t]he results of this analysis strongly suggest that grammatical variation is not a reliable indicator for determining the date of Sumerian literary compositions. Neither the number of forms for which this type of variation is attested, nor the number of sources that contain these types of variants seem to be higher in compositions from later periods, at least in the case of variation between the elements /a/ and /e/». Sans vouloir remettre en cause l'intérêt des recherches statistiques, elles comportent bien des dangers, et il n'est pas toujours facile de tenir compte de tous les paramètres. Deux d'entre eux au moins n'ont pas suffisamment été pris en considération par l'A.: le nombre des duplicats et leur provenance. Pour m'en tenir aux textes grossièrement datables, les seuls présentant de l'intérêt dans ce cadre, NL a 40 duplicats et LiA 58<sup>14</sup>, alors que ŠA en a 70, KH 84 et CA 125. En ce qui concerne la provenance, NL tranche clairement sur les autres compositions par le fait qu'à deux excep-

<sup>9</sup> Il aurait été préférable de parler de «la première mise par écrit» d'une composition sumérienne donnée. Nombre d'entre elles ont certainement été transmises oralement à époque antérieure (cf. pp. 92–95), mais la chose est improuvable, et d'ailleurs sans grande incidence sur le problème qui nous occupe.

<sup>10</sup> Cela vaut par ex pour ŠA, la première composition de la décade. L'orthographe de la majorité des duplicats est purement paléobab.

<sup>11</sup> Par ex. C. Wilcke, AOAT 253 (1998) 457–485; F. Huber, ZA 91 (2001) 169–206; A. Cavigneaux, RBL 7/2007; P. Attinger, ZA 99 (2009) 133 et Or. 81 (2012) 358.

<sup>12</sup> Cf. avant G. Zólyomi, dans: J. Ebeling / G. Cunningham (ed.), *Analysing Literary Sumerian: Corpus-based Approaches* (London, Oakville 2007) 316–322 et P. Michalowski, MC 15 (2011) 216–218.

<sup>13</sup> C'est en fait avant tout les textes littéraires de Larsa qui sont écrits dans un sumérien différent de celui d'un Gudea ou d'un Sulgi. Les textes de rois d'Isin tel Iddin-Dagan ou Išme-Dagan ne me semblent pas contenir un nombre de fautes ou de néologismes particulièrement élevé.

<sup>14</sup> Pour ŠA, LiA et KH, état Delnero 2006, qui est à la base de ses statistiques.

tions près ( $S_1$  et  $X_1$ ), tous les duplicats sont de Nippur<sup>15</sup>. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'elle ait un taux de variation /a/ ~ /e/ peu élevé<sup>16</sup>. Par ailleurs l'alternance locatif/directif, même si elle a été privilégiée par Wilcke, n'est probabl. pas le meilleur critère de datation, entre autres raisons parce qu'elle n'est aujourd'hui encore pas entièrement claire. Une étude (pas seulement statistique!) des éléments pronominaux {?}, {e/j}, {n} et {b} serait à mon sens plus prometteuse pour ce type de recherches.

Aux pp. 97–104, l'A. discute les rares duplicats non-paléobab. de la décade.

Le chapitre 5 traite des variantes dans les sources compilées par un même scribe ou par un petit groupe de scribes (pp. 105–121). Assez rarement, il est possible de montrer sur la base des variantes que deux ou plusieurs sources sont dépendantes l'une de l'autre. Ce qui est dans ces cas-là typique est moins la nature des variantes que leur quantité (p. 109). L'A. propose les trois critères suivants: « 1) The sources share a significant number of variants that are not attested in other sources[;] 2) [t]he sources come either from the same city or provenience within the city, or they contain colophons indicating that they were written by the same scribe or group of scribes[;] 3) [t]he same types of variants recur consistently throughout the sources » (p. 110). Il passe ensuite en revue les cas sûrs (pp. 110–116, 3 exemples<sup>17</sup>), probables (pp. 116–119, 4 exemples) et possibles (pp. 119–121, 5 exemples<sup>18</sup>).

Les variantes idiosyncratiques (pp. 123–141) se rencontrent normalement dans une seule source, mais contrairement aux erreurs mécaniques, elles tendent à s'y répéter et reflètent non pas une inattention passagère, mais une connaissance insuffisante du sumérien ou un penchant général (par ex. celui d'abrégé les formes) (p. 124; comp. p. 181). Il faut distinguer les variantes idiosyncratiques dues à des erreurs sribales (pp. 125–134) de celles qui sont le résultat de simplifications intentionnelles (pp. 134–141). Parmi les premières sont rangées les omissions erronées (pp. 125–127, type *te-me-en* pour *te-a-me-en*), les variantes phonétiques (pp. 127–129,

type *de<sub>2</sub>* pour *de<sub>6</sub>*<sup>19</sup>), les erreurs de copie mécaniques répétées (pp. 129 sq.), les erreurs grammaticales (pp. 130 sq.<sup>20</sup>) et les corruptions textuelles substantielles (pp. 132–134), parmi les secondes les omissions dues au manque de place (pp. 134–137), l'omission d'éléments grammaticaux à la fin des formes<sup>21</sup> (pp. 137 sq., type *il<sub>2</sub>* pour *il<sub>2</sub>-la*), l'abréviation de la copule enclitique -*am<sub>3</sub>* et du suffixe pronominal -*en* (pp. 138–140, types *diğir-ra* et -*de<sub>3</sub>* pour -*de<sub>3</sub>-en*) et l'omission des éléments pronominaux /n/ et /b/ (pp. 140 sq.).

L'A. définit les variantes interprétatives (« interpretive variants », pp. 143–177) comme des « errors that were caused by scribes interpreting the content of the text incorrectly and replacing the intended form with another that is erroneous » (p. 143). Comme les élèves (de langue maternelle akkadienne!) apprenant le sumérien avaient tendance à faire les mêmes fautes (par interférence avec l'akkadien), les erreurs interprétatives se caractérisent par le fait qu'elles ont tendance à se répéter dans une seule et même source, mais que, contrairement aux variations idiosyncratiques, elles sont normalement attestées dans plusieurs sources. L'A. relativise toutefois ensuite sa définition. Les variantes interprétatives ne sont pas toutes des erreurs, elles peuvent également être des « alternative spellings » (p. 144; cf. aussi p. 147 haut). Dans les pages qui suivent, trois groupes sont distingués: les substitutions grammaticales (pp. 147–153: alternance /a/ ~ /e/ [pp. 147–152], alternance /n/ ~ /b/ [pp. 152 sq.]), les omissions et additions grammaticales (pp. 153–159: /n/ préverbal [pp. 153–155], /e/ ergatif et directif [pp. 155 sq.], /a/ locatif [p. 156] et /a/ nominalisant [pp. 156–159]) et les variantes orthographiques (pp. 159–177: -*ib<sub>2</sub>*- et -*ib*- [pp. 159–162], graphies pleines [pp. 163–171] et graphies défectives -*a* de -*am<sub>3</sub>* [pp. 171–174] et -*e* de -*en* [pp. 175–177]). Sous le terme « interpretive variants », l'A. a regroupé des phénomènes de nature très différente:

- des variantes interprétatives au sens propre du terme, c'est-à-dire des variantes reposant sur la réinterprétation incorrecte d'un passage donné, par ex. 3<sup>e</sup> sing. imperfective en -*en* au lieu de -*e* (hypercor-

15 A titre de comparaison, LiA a 12 textes non-nippurites, ŠA 8 et 17 de provenance incertaine, KH 13 et 10 de provenance incertaine et CA 9 et 6 de provenance incertaine.

16 7% (p. 90, table 1). A titre de comparaison, LiA a 26%, ŠA 21%, KH 22% et CA 29%. Dans l'hypothèse de Wilcke, seul le taux pas très élevé de LiA fait difficulté. Il pourrait s'expliquer par la relative simplicité de cette composition.

17 Pour InEb. Ur<sub>2</sub> et Ur<sub>5</sub>, v. infra Remarques de détails à propos des pp. 112–115.

18 Cf. aussi pp. 129 sq. pour ErH X<sub>3</sub> et X<sub>4</sub> et pp. 189–195 pour InB N<sub>11</sub> et N<sub>1112</sub> (mais v. infra Remarques de détails).

19 Delnero inclut parmi les variantes phonétiques (fautives!) *a-n-e* pour *a-n-ne<sub>2</sub>* (p. 127); c'est toutefois une variante morphophonologique standard à l'ép. paléobab. (à côté du plus ancien *a-n-ne<sub>2</sub>*).

20 Delnero parle de « Grammatical Variants » (p. 130), mais c'est un sous-chapitre des « Idiosyncratic Variants That Were the Result of Scribal Errors » (p. 125). En fait, nombre de formes ne sont pas fautes, par ex. *nam-ba<sup>-</sup>-e<sup>-</sup>AK<sup>-</sup>-[e]* // *nam-ba-ak-e*, *ga-am<sub>3</sub>-ku<sub>4</sub>* // *ga-an-ku<sub>4</sub>* (pour /n/ > /m/ devant gutturale, cf. ELS 107 et 276), en <sup>d</sup>*bil<sub>3</sub>-ga-meš<sub>3</sub>-e* (sujet de la l. 41), etc.

21 Contrairement aux cas discutés aux pp. 125–127 (omissions erronées), où les omissions se rencontrent dans toutes les positions.



rection; cf. p. 175 avec n. 77 et pp. 176 sq.). Elles ne sont pas toujours facilement décelables et normalement ponctuelles.

- des variantes dénotant une mauvaise connaissance du sumérien qui, contrairement aux variantes idiosyncratiques, sont attestées dans plusieurs duplicats. Ce sont presque tous les cas de substitutions, d'omissions<sup>22</sup> et d'additions grammaticales. Certaines graphies pleines, mais de loin pas toutes<sup>23</sup>, sont peut-être à ranger ici.
- des variantes orthographiques non fautives: (-)ib<sub>2</sub>-vs (-)ib-, la plupart des graphies pleines (v. n. 23) et l'apocope du /m/ de la copule de la 3<sup>e</sup> sing. et du /n/ de -en<sup>24</sup>.

Dans le chapitre 8, « Procedure for Evaluating Textual Variation » (pp. 179–197), l'A. rappelle d'abord que pour établir un texte composite qui ne repose pas sur la seule intuition, le sumérologue doit être capable de distinguer

<sup>22</sup> En ce qui concerne l'omission de /n/ préverbal, un phénomène d'économie graphique est aussi possible.

<sup>23</sup> Corrects sont par ex. mu-un-na-/ni- (directif) (pp. 163–166), -Ca-a-ni/na (graphies morphophonologiques) (pp. 166 sq. et 169–171), -Ce-e-ne/-Cu-u<sub>3</sub>-ne (graphies morphophonologiques/mixtes) (pp. 167, 169–171) et ġa<sub>2</sub>-a/za-a-ra/ar/še<sub>3</sub>/da (pp. 167 sq. et 170). Non-standard sont en revanche -Ca-a-ġu<sub>10</sub>/ġa<sub>2</sub>/zu/za/bi/ba (pp. 166 sq. et 170) et -Ca-a-še<sub>3</sub>/ta (pp. 167 sq. et 170). Non-standard ne signifie toutefois pas nécessairement fautif. Ces graphies pleines pourraient s'expliquer par la notation d'une voyelle longue ou de l'accent.

<sup>24</sup> Dans ces deux derniers cas, il me semble très difficile de distinguer les variantes idiosyncratiques (traitées aux pp. 138–140) des variantes « interprétatives » (pp. 171–177). Il n'est par ailleurs pas entièrement clair si ces phénomènes d'abréviation se situent au niveau graphique ou au niveau linguistique. La réponse pourrait varier selon les cas. Pour -(C)e = -(Ce)-en, cf. ELS 144 (amuïssement de /n/ fermant une syllabe). En ce qui concerne la copule de la 3<sup>e</sup> sing., la chute du /m/ final a été à juste titre rapprochée de celle de la mimation en akkadien (C. Wilcke, AOAT 253 [1998] 464 et J. Black/G. Zólyomi, dans: J. Ebeling/G. Cunningham [ed.], *Analysing Literary Sumerian: Corpus-based Approaches* [London, Oakville 2007] 22). Sans rejeter cette explication, Delnero juge qu'elle ne rend pas compte des cas où les graphies avec et sans /m/ alternent dans un seul et même duplicat (pp. 171 sq.: « If the defective writing of “-a m<sub>3</sub>” was conditioned entirely by phonological changes [...], it would be expected that the copula would be consistently written defectively in some sources and consistently written in its full form in others »; comp. aussi p. 174). Cette conclusion peut sembler plausible, mais elle est infirmée par la notation de la mimation dans les textes akkadiens. A titre d'illustration, cf. Atraḫasis I texte A (paléobab.). Le scribe écrit normalement la mimation, mais l'omet, à mes yeux sans motif reconnaissable, aux ll. 2 (*du-ul-la*, *šū-up-šī-[i]l-ka*; cf. *du-ul-lam* à la l. 6), 7, 16, 34–36, 62 (*ta-ḫa-za* suivi de *qa<sub>2</sub>-ab-la<sup>2</sup>-am*), 69 (*qu<sub>2</sub>-ra-di*, mais *qu<sub>2</sub>-ra-dam* aux ll. 57/59), 70/72 (*ma-aš-ša-ar-ti*, mais *mu-šum*), 77, 93/95, etc.

les graphies qui sont « primary and correct » (p. 179) de celles qui sont incorrectes et secondaires. Il définit les graphies primaires et correctes comme celles « that would have been present in the version of the composition that was most commonly copied during the Old Babylonian period at Nippur and other sites in southern Mesopotamian by the pupils who compiled the extant sources » (p. 181). Les graphies « incorrectes » sont celles qui « differ from the writing that was considered to be conventional at the time the duplicate was compiled »<sup>25</sup>. Le nombre et la provenance (Nippur) des sources est donc un critère capital pour juger de la correction d'une forme. Après avoir rappelé les différents types de variations (pp. 181 sq.), il insiste une nouvelle fois sur l'importance d'établir une partition et de choisir des sigles indiquant la provenance (N = Nippur, etc.) et le format (p = prisme, t = tablette à plusieurs colonnes, etc.) des duplicats (pp. 182 sq.). Il s'agira ensuite de déterminer la cause des variantes individuelles. Il illustre sa méthode par l'analyse approfondie de ŠA 66 (pp. 182–186) et d'InB 90 (pp. 186–197).

Après une conclusion où sont rappelés les principaux résultats (pp. 199–207), l'ouvrage se clôt par une bibliographie (pp. 209–218) et différents index (pp. 219–230).

## Remarques de détails

P. 29, ga-na-ab-du<sub>11</sub>: D'après le critère 3 (p. 25 « variants of the same type do not occur frequently in Sumerian literary sources »), ga-na-ab-du<sub>11</sub> (/ ga-mu-na-ab-du<sub>11</sub> /) n'aurait pas dû être rangé parmi les erreurs mécaniques, car ce n'est pas une forme rare.

P. 31, KEŠ<sub>2</sub>.KEŠ<sub>2</sub>.KEŠ<sub>2</sub> // ġiri<sub>2</sub> KEŠ<sub>2</sub>.KEŠ<sub>2</sub>: Lire peut-être ġiri<sub>11</sub> KEŠ<sub>2</sub>.KEŠ<sub>2</sub>, avec confusion entre /ġ/ et /g/.

P. 31, pa-pa // pa-ba: -pa n'est pas une dittographie, mais une graphie non-standard de -ba attirée par le pa précédent.

P. 31, e-ne // a-gen<sub>7</sub>: e-ne est plutôt une variante sémantique<sup>26</sup> attirée par le -e-ne qui précède.

P. 32, tukumbi u<sub>4</sub>-da // tukumbi: On a peut-être affaire à une erreur par interférence; cf. tukumbi u<sub>4</sub>-da dans GEN 182 (contexte comparable).

P. 33, ebi<sub>h</sub><sup>ki</sup>-e: -e n'est pas un directif fautif, mais l'ergatif (comp. kur-re à la ligne précédente); cf. aussi <sup>d</sup>E]N.TI.KUR-e (M<sub>1</sub> l. 51) et <sup>d</sup>TI.KUR.EN-e (M<sub>1</sub> l. 110). La variante principale ebi<sub>h</sub><sup>ki</sup> s'explique probabl. par la tendance à ne pas marquer l'ergatif après un nom géographique (ELS 215).

<sup>25</sup> Il serait préférable de parler de graphies secondaires, car nombre d'entre elles ne sont pas incorrectes.

<sup>26</sup> Pour l'interrogatif/exclamatif e-ne « comment? », « comme! », v. en dernier lieu C. Woods, Mél. Machinist (2013) 506 sqq. et 512–518.

P. 33, ebi<sup>hi</sup>-a: Le locatif, attesté encore en 51 N<sub>III28</sub>, Ur<sub>3</sub> et MS 5109 (ebi<sup>hi</sup>-a) et en 110 N<sub>16</sub> et N<sub>p1</sub>, n'est pas fautif.

P. 38, an-na-ke<sub>4</sub> // an-na-ka-še<sub>3</sub> (InEb. 85): „an-na-ka-še<sub>3</sub>” (loc. + terminatif) serait agrammatical; lire an-na-ka-še<sub>2</sub> ħe<sub>2</sub>-ni-e<sub>3</sub> // [...] -ke<sub>4</sub> šu ħe<sub>2</sub>-ni-<sup>r</sup>e<sub>3</sub> (N<sub>19</sub>) //.

P. 38, GiH A 143 N<sub>15</sub>: Lire muš-gar<sub>3</sub>-geštin-na-ge<sub>2</sub>; -ge<sub>2</sub> pour -gen<sub>7</sub> (amuïssement de la nasale en finale) est fréquent (cf. ELS 144 avec litt. ant.).

P. 39, am-ma-gin<sub>7</sub> // am-ma-ke<sub>4</sub>: L'alternance -GEN<sub>7</sub>/ke<sub>4</sub> est très fréquente et de nature phonétique ou graphique (selon que l'on lit -ke<sub>4</sub> ou -ge<sub>2</sub>); lire -ge<sub>18</sub>.

P. 40, -ma- // -ba-, -un- // -e-: Probabl. erreurs visuelles.

P. 41, InB 148: La variation n'est pas aspectuelle, mais graphique: -guru<sub>3</sub><sup>ru</sup> // -guru<sub>3</sub>. La même chose vaut pour -GUNU<sub>3</sub>. GUNU<sub>3</sub><sup>nu</sup> (ŠA 70 Ur<sub>1</sub> et X<sub>3</sub>) // -GUNU<sub>3</sub>.GUNU<sub>3</sub>.

P. 41, du<sub>7</sub>-da (LiA 71 X<sub>6</sub>) // du<sub>7</sub>-du<sub>7</sub>: Comme du<sub>7</sub> « pousser » a une finale vocalique, on n'a pas une variante aspectuelle, mais probabl. une contamination de du<sub>7</sub>-du<sub>7</sub> par du<sub>7</sub>-da « parfait » (confusion entre du<sub>7</sub> « pousser » et du<sub>7</sub>-ř « (être) parfait »).

PP. 41 sqq., erreurs phonologiques: Remarquer que bien des variantes mentionnées précédemment peuvent également s'expliquer ainsi; cf. par ex. p. 31 (giri<sub>11</sub> = (?) ġiri<sub>2</sub>, -pa = -ba), p. 37 (a<sub>2</sub> = ar<sub>2</sub>, šu mu- = še<sub>26</sub><sup>27</sup> mu- (harmonie vocalique), -si<sub>3</sub>-ge- = -su<sub>8</sub>-ge- (harmonie vocalique?), us<sub>2</sub>-a = u<sub>5</sub>-a, -ti = -de<sub>6</sub>), p. 38 (-ge<sub>(2)</sub> = -gen<sub>7</sub>), pp. 38 sq. (-da = -ta et inversément), p. 39 (-ge<sub>18</sub> = -ke<sub>4</sub>) et p. 40 (-da = -ta-).

P. 43, al-ġar-sur pour al-ġar-šir<sub>3</sub> (Al 72): Un lexème al-ġar-šir<sub>3</sub> n'existe pas en sumérien; lire <sup>ġe</sup>al-ġar ser<sub>3</sub>, <sup>ġe</sup>al-ġar-sur<sub>(9)</sub> étant contaminé par la ligne précédente.

P. 45, sandhis: V. aussi infra mes remarques à propos des pp. 46/48, 52 et 59. ugu-nir pour ugu-ni-ir, a ši- pour a<sub>2</sub> se<sub>26</sub> - et mušen- pour mu-ši-in- ne sont pas des sandhis, mais des graphies syllabiques de lexèmes/morphèmes.

PP. 45–48, graphies pleines: Toutes les formes citées ne sont pas nécessairement « erroneously reduplicated » (p. 46), comme l'A. le remarque lui-même à la p. 47, où il envisage la notation sporadique des voyelles longues ou de l'accent et la possibilité de graphies morphophonologiques.

PP. 46 et 48, (-)C<sub>1</sub>-C<sub>2</sub>V<sub>1</sub>-V<sub>1</sub>(-): <sup>d</sup>ter-ra-an-na (// <sup>d</sup>ter-an-na) et saġ-ġu<sub>10</sub>-us<sub>2</sub>-bi (// saġ-us<sub>2</sub>-bi) sont clairement des sandhis; la même chose vaut dans un sens un peu plus large pour sa-par<sub>3</sub>-ra-am<sub>3</sub> au lieu de l'usuel sa-par<sub>3/4</sub>-am<sub>3</sub>. <sup>ġe</sup>al-la-a-ni est dans ma terminologie une graphie de type mixte, phonétique et morphophonologique (ELS 136).

P. 46, -e-en: J'ai dans ma banque de données 159 occurrences de -e-en; c'est donc aussi une graphie standard (à côté du plus fréquent -en).

Pp. 48 sq.: Il faut distinguer les bases perfectives te-en-te (-en) et pa-an-pa(-an) des bases imperfectives TE.EN.TE(EN) et PA.AN.PA(AN), qui recouvrent probabl. /tente/ et /panpa/ (J. Kreher, AOAT 240 [1995] 176 sq.). Dans ce cas-là, les graphies TE.EN.TE et PA.AN.PA sont trop fréquentes pour pouvoir être considérées comme fautives<sup>28</sup>. En ce qui concerne ge-en-ge(-n) vs ge-en-

ge-en, la distribution est claire: la graphie standard est ge-en-ge si -ne<sub>(2)</sub>(-) ou -na(-) suit (20 occurrences sur 24 dans ma banque de données), ge-en-ge-en dans les autres cas; je n'ai que 4 occurrences (sur 27) de ge-en-ge-en-n dans ma banque de données.

Pp. 50 sq., visually similar signs: V. aussi supra à propos de la p. 40.

P. 40, KA pour -e (Al 52 X<sub>7</sub>): Je ne vois pas en quoi KA est similaire à E. Par ailleurs, la leçon principale est ki /zabala/ <sup>(ki)</sup>·Ø (-e seulement dans Ur<sub>1</sub>, X<sub>3</sub> et peut-être N<sub>III7</sub>).

P. 51, EnA 82 N<sub>III14</sub>: Lire si (une graphie syllabique de sa<sub>2</sub> fréquente), pas e.

Pp. 51 sq., visual-phonological errors: L'élément visuel me semble faire le plus souvent défaut. Dans la plupart des exemples, on a affaire à des sandhis: kur-kur-ra(-)aš-mu-un-la<sub>2</sub> pour kur-kur-ra ša-mu-un-la<sub>2</sub>, kur-kur-ra(-)aš-mu-un-ri pour kur-kur-ra ša-mu-un-ri, ma-sar-re-ši(-)im-mi-intum<sub>3</sub> pour ma-sar-re-eš im-mi-in-tum<sub>3</sub>, kurun<sub>2</sub>(-)niġ<sub>2</sub>/ni<sub>3</sub>-du<sub>10</sub>-ge-ne pour kurun<sub>2</sub> im-du<sub>10</sub>-ge-ne et niġ<sub>2</sub>-nam (-)mu-ħa-lam pour niġ<sub>2</sub>-nam nu-ħa-lam.

P. 51, mu bi<sub>2</sub>-maġ // mu-bi maġ: mu-bi<sub>2</sub> maġ n'est pas non plus exclu; comp. ki-bi<sub>2</sub>-eš pour ki-bi-eš<sub>2</sub>/še<sub>3</sub> (EnA 167 X<sub>1</sub>) cité à la p. 43.

P. 52, ša<sub>3</sub> ši-mu-da-ab-kuš<sub>2</sub>-u<sub>3</sub> // ša<sub>3</sub>-še<sub>3</sub> mu-da-ab-kuš<sub>2</sub>-u<sub>3</sub> (EnA 163): ša<sub>3</sub> ši- aussi dans N<sub>III19</sub>, X<sub>8</sub> et probabl. N<sub>III37</sub>; cette faute est conditionnée par le ad ši-mu-da-ab-ge<sub>4</sub>-ge<sub>4</sub> qui précède immédiatement (erreur par interférence).

P. 53, InEb. 38: Aux ll. 38 // 97, 6 duplicats ont ħu<sub>b2</sub>/[ħu<sub>b2</sub>] sar (à la l. 97, c'est même la leçon la mieux attestée). Il ne saurait donc s'agir d'une erreur.

P. 59, Al 73 N<sub>U10</sub>: Lire murum(-)mi-in-ša<sub>4</sub> (sandhi); pour la lecture murum ša<sub>4</sub> au lieu de l'usuel ur<sub>5</sub> ša<sub>4</sub>, v. K. Volk, BaM 37 (2006) 102 et M. Ceccarelli, OBO 256 (2012) 107.

P. 67 avec n. 11: Que la graphie standard SIG<sub>7</sub>.SIG<sub>7</sub> ġa<sub>2</sub>-ġa<sub>2</sub> soit une graphie phonétique pour še<sub>22</sub>-še<sub>22</sub><sup>29</sup> ġa<sub>2</sub>-ġa<sub>2</sub>, à lire še<sub>x</sub>-še<sub>x</sub> ġa<sub>2</sub>-ġa<sub>2</sub>, me semble exclu. L'hypothèse de A. R. George (CRRAI 47/I [2002] 141–143<sup>30</sup>) de voir en si<sub>12</sub>-si<sub>12</sub>/sig<sub>7</sub>-sig<sub>7</sub> une onomatopée et de traduire l'expression par « to sob » est nettement préférable.

P. 68, KH 36a<sup>31</sup>: Une ligne identique ou comparable est aussi attestée dans des duplicats d'origine inconnue: X<sub>1</sub>, X<sub>3</sub>, X<sub>7</sub> et M. Wilson, Education in the Earliest Schools: Cuneiform Manuscripts in the Cotsen Collection (Los Angeles 2008) 110 n° 14.

P. 68, KH 50a: Une ligne comparable est attestée dans X<sub>1</sub>, X<sub>3</sub>, X<sub>8</sub> et X<sub>9</sub>.

Pp. 68 sq., InEb. 175a et InB 150: Pour une interprétation différente des deux passages, v. mes traductions online (<http://www.arch.unibe.ch/atinger> > Übersetzungen). Dans InB 150, la lecture

comprendre InB 39, où c'est toutefois TE.EN.TE qui est la leçon de loin la mieux attestée?). InEb. 9 s'explique facilement par le fait que c'est une 2<sup>e</sup> sing. imperfective.

<sup>29</sup> še<sub>8</sub> (ainsi l'A.) n'est pas attesté à l'ép. paléobab.

<sup>30</sup> Acceptée par J. Peterson, A Study of Sumerian Faunal Conception with a Focus on the Terms Pertaining to the Order *Testudines*, Ph. D. diss., University of Pennsylvania 2007, 390 sq. et (avec hésitation) par A. Zgoll/K. Lämmerhirt, dans: A. Nitschke et al. (ed.), Überraschendes Lachen, gefordertes Weinen [...] (Wien, Köln, Weimar 2009) 461 sq.

<sup>31</sup> Lire ġessu, pas <sup>ġi</sup>ssu.

<sup>27</sup> Delnero translittère toutefois šeġ<sub>11</sub> (coquille pour šeġ<sub>11</sub>). La lecture de KAxBALAĠ à l'ép. paléobab. soulève des problèmes complexes qui ne peuvent être discutés ici.

<sup>28</sup> A la p. 48 avec n. 18, l'A. renvoie à trois passages où aucune forme défective n'est attestée: EnA 170 (enim ge-en-ge-en), InEb. 9 (bi2-ib<sub>(2)</sub>-TE.EN.TE-en) et InEb. 39 (référence fausse;

šud<sub>3</sub> mu-na-an-ša<sub>4</sub>((-a)-aš) (3<sup>e</sup> sing. pers. perfective) est pratiquement assurée; pour šud<sub>3</sub> ša<sub>4</sub>(-aš), v. P. Attinger, NABU 2001/44 n. 9.

Pp. 70, InEb. 3: ħub<sub>2</sub> sar-re-GEN<sub>7</sub> (Ur<sub>1</sub>)/ħub<sub>2</sub> sar(-)GEN<sub>7</sub> (Su<sub>1</sub><sup>32</sup>) pourrait être aussi une interférence avec ħub<sub>2</sub> sar-sar-re-gen<sub>7</sub> dans ŠA 46, favorisée par l'assonance entre /ħubsarege(n)/ et /ħubsarke/.

Pp. 70 sq., Al 102 (nu-ġar(-ra)-e): Un ergatif ou un participe en {ed} après ġar sont exclus. bala-e (l. 101) et nu-ġar-ra(-a)/nu-ġar(-ra)-e sont probabl. des directifs dépendant de gu<sub>2</sub> ġa<sub>2</sub>-ġa<sub>2</sub> à la l. 103, mais nu-ġar-ra-e est difficile. Dans le contexte, un démonstratif n'est guère vraisemblable.

Pp. 83 sq., ħuġ-e // ħuġ-ġe<sub>26</sub>, an-e // an-ne<sub>2</sub>: Ici et souvent (par ex. p. 112), l'A. voit dans les graphies du type ħuġ-e et an-e non pas des graphies morphophonologiques, mais des graphies syllabiques. Cette terminologie m'échappe; v. aussi supra n. 19.

P. 84, InEb. 124a–124b: Dans M<sub>1</sub>, ces lignes remplacent les ll. 125–127 et ne sont donc pas des lignes supplémentaires.

P. 87, n. 4: Pour GiAk. 81 et 99, cf. P. Attinger, ZA 99 (2009) 129; un akkadisme supposerait ša<sub>3</sub> (...) -ka-na (= *ina libbi*), pas ša<sub>3</sub> (...) -ka-ni (dans deux duplicats). A mon sens préférable est « Akka, le roi de Kiš, et (son coeur de troupe =) le coeur de ses troupes ».

Pp. 89 sq. et 148 sq., ŠA 51 et KH 116a: Dans tigi<sub>2</sub> niġ<sub>2</sub> du<sub>10</sub>-ge/ga si sa<sub>2</sub>, on n'a probabl. pas une alternance entre directif et locatif, mais entre du<sub>10</sub> et du<sub>10</sub>-ga, dans les deux cas suivis du directif. Pour (N) niġ<sub>2</sub> du<sub>10</sub>-ga (abs.), cf. par ex. Iddin-Dagan A 202, Išbi-Erri E 115 et u<sub>8</sub>-ezinam 32.

P. 91, KH 59 // 75 et ErH 116: On ne peut pas mettre sur le même plan ces deux passages. Dans KH 59 // 75, 9 duplicats ont ša<sub>3</sub>-bi-a et 5 ša<sub>3</sub>-bi<sup>33</sup>, et il y a probabl. une différence de sens entre les deux leçons. Peut-être « En son coeur (de Keš), les héros défilent » (avec ša<sub>3</sub>-bi-a)<sup>34</sup> vs « Les héros se dirigent directement en son coeur » (avec ša<sub>3</sub>-bi)<sup>35</sup>. Dans ErH 116 en revanche, ub-šu-unken-na-ka est attesté dans 5 textes, seul N<sub>11</sub> ayant ub-šu-unken-na-ka<sup>36</sup>/ke<sub>4</sub>-ka (ainsi d'après Delnero 2006:2287 avec la note)<sup>36</sup>; ub-šu-unken-na-ke<sub>4</sub> n'est présent nulle part.

Pp. 93 sq.: Contrairement à Giġ A et à GiAk., la tradition textuelle de GEN est relativement stable (la fin mise à part).

P. 100, KH 108: Remarquer que N<sub>18</sub>, Ur<sub>6</sub> et X<sub>1</sub> ont am<sub>3</sub>-mi-in-la<sub>2</sub>, une version plus proche de am<sub>6</sub>-ma-la<sub>2</sub> dans le texte d'Abū Šalābiḥ.

P. 102, graphies phonétiques d'Ur III: Il faudrait distinguer entre graphies standard (par ex. la-ḥ = laḥ<sub>5</sub>) et graphies non-standard (par ex. du = du<sub>11</sub>). iri-ga-am<sub>3</sub>-e est une graphie morphophonologique, bu-ud-ba-ad une variante sémantique. C'est urim<sub>5</sub> qui est typique d'Ur III, pas urim<sub>2</sub>.

P. 102, N<sub>p2</sub>: Ce duplicat substitue saġ SA<sub>2</sub> à gu<sub>2</sub>/gu<sub>3</sub> la<sub>2</sub>/bala (l. 64) et remplace la l. 74 par trois lignes divergentes.

P. 103: Pour LiA N<sub>u1</sub> (+) N<sub>u7</sub> +, v. maintenant J. Peterson, BPOA 9 (2011) 192–194.

Pp. 112–115, InEb. Ur<sub>2</sub> et Ur<sub>5</sub>: D'après Delnero, ces deux duplicats seraient l'oeuvre d'un seul scribe: « While it is clear from the number of shared variants that Ur<sub>2</sub> and Ur<sub>5</sub> were copied by the same scribe working with a model text that contained at least some of these variants, the differences between the sources indicate that the composition was copied in separate stages with the scribe improving some of the mistakes that had been made in the earlier extract tablet, but forgetting some of the other writings that had been rendered correctly the first time » (p. 114). Cette conclusion est difficilement acceptable. Il y a sept cas de convergence entre Ur<sub>2</sub> et Ur<sub>5</sub> contre les autres duplicats (ou la plupart des autres duplicats)<sup>37</sup>, mais une vingtaine de divergences parfois très substantielles<sup>38</sup>, qui à mon sens excluent qu'on ait affaire à un seul scribe. Que deux scribes différents aient eu accès, directement ou non, à une même source est en revanche possible.

Pp. 116 sq., ŠA N<sub>11</sub> et N<sub>12</sub>: Les divergences entre ces deux duplicats sont plus nombreuses que l'A. ne le pense (cf. ll. 55, 59 et 65 sq.), mais aucune n'est particulièrement importante.

Pp. 119 sq., LiA N<sub>14</sub> et N<sub>p1</sub>: La parenté de ces duplicats me semble tout sauf assurée. Ils sont attestés ensemble sur 18 lignes, mais n'ont que deux variantes communes contre le reste des sources: <sup>d</sup>nin-tur<sub>5</sub>-e vs <sup>d</sup>nin-tur<sub>5</sub>-re/ra à la l. 29 et buru<sub>3</sub>-buru<sub>3</sub>-de<sub>3</sub> au lieu de buru<sub>3</sub>-buru<sub>3</sub>-da à la l. 87. <sup>d</sup>nin-tur<sub>5</sub>-e est rare, mais pas inconnu<sup>39</sup>; quant à l'alternance -da/-de<sub>3</sub>, elle est très fréquente à l'ép. paléobab.

Pp. 120, 187 et 194 sq., InB X<sub>3</sub> et X<sub>8</sub>: Un nouveau duplicat ayant mušen- au lieu de mu-ši-in- est M. Wilson, Education in the Earliest Schools: Cuneiform Manuscripts in the Cotsen Collection (Los Angeles 2008) 78 et 247 n° 155 (v. P. Attinger/C. Mittermayer, NABU 2009/71). Dans ce cas, mušen- pourrait s'expliquer par des raisons de place.

Pp. 128 sq., InEb. N<sub>14</sub>: L'omission de la l. 31 plaide plutôt contre une source écrite sous dictée.

P. 131, 3<sup>e</sup> paragraphe (ErH X<sub>1</sub>): La plupart des variantes citées sont plutôt de nature phonétique: A la l. 100, lire niġ<sub>2</sub>-lal<sub>3</sub>-lal<sub>3</sub> (-)aš-še<sub>18</sub>-še<sub>3</sub> (graphie syllabique avec sandhi de niġ<sub>2</sub>-lal<sub>3</sub>-la se<sub>26</sub>/še<sub>18</sub>-še<sub>3</sub>), à la l. 107 kaš-e-na<sub>8</sub>-na<sub>8</sub>-e, kurun<sub>2</sub>(-)niġ<sub>2</sub>/ni<sub>3</sub>-du<sub>10</sub>-ge-ne (sandhi, pas ninda du<sub>10</sub>-ge-ne pour im-du<sub>10</sub>-ge-ne).

P. 136, Nungal N<sub>0</sub>: Lire suħub<sub>4</sub> (pas šu-di-eš). A la l. 115, je vois sur la photo lu<sub>2</sub>-ba <sup>d</sup>lamma sa<sub>6</sub>-ga<sup>3</sup> [...] (= variante principale).

<sup>37</sup> Et non pas huit, car à la l. 100, Ur<sub>5</sub> a ebiḥ<sub>2</sub>, pas ebiḥ (ainsi l'A. p. 114). Les plus importantes sont a<sub>2</sub>-niġen<sub>2</sub> pour a-niġen<sub>2</sub> (46 // 105), su pour sud (47 // 106) et ku-kur pour kur-ku (50 // 109).

<sup>38</sup> Par ex. ħub<sub>2</sub> ga<sup>3</sup>-[x(x)]-in-sar vs ħub<sub>2</sub> ga-mu-un-šub (38 // 97), ga-<sup>3</sup>ba<sup>3</sup>-ni-ib<sub>2</sub>-si-s[a<sub>2</sub>] vs ga-ba-ab-<sup>3</sup>SAR<sup>3</sup>. SAR (39 // 98), ebiḥ-gen<sub>7</sub> vs ebiḥ<sub>2</sub>-bi (41 // 100), ġe<sub>26</sub>-e NA-ĠAR MU ga-a[m<sub>3</sub>-...] vs <sup>ġe</sup>ġid<sub>2</sub>-da niġ<sub>2</sub>-su-ub ga-ba-a[b]-AK (42 // 101), <sup>ġe</sup>ġter us<sub>2</sub>-sa-bi-še<sub>3</sub> vster us<sub>2</sub>-sa-bi (44 // 103), uruda<sup>3</sup>ha<sup>3</sup>-zi<sub>2</sub>-in<sup>3</sup> ba-ši-du<sub>11</sub> vs uruda<sup>3</sup>ha-zi[...] <sup>3</sup>ba<sup>3</sup>-ši<sup>3</sup>-in<sup>3</sup>-ti<sup>3</sup> (45 // 104) et a<sub>2</sub>-niġen<sub>2</sub><sup>17</sup>-ba ga-ba-an-du<sub>3</sub>-du<sub>3</sub> vs a<sub>2</sub>-niġen<sub>2</sub><sup>1</sup>-bi [g]a-ba-an-du<sub>12</sub>-du<sub>12</sub> (46 // 105).

<sup>39</sup> Cf. par ex. Angim 2 A, LSU 24 DD, Nungal 71 N<sub>III25</sub>, N<sub>III29</sub> et N<sub>III30</sub>. Noter que les trois duplicats de Nungal ne sont probabl. pas apparentés (cf. ll. 70–72).

<sup>32</sup> Sic, pas ħub<sub>2</sub>-sar-ra-gin<sub>7</sub> (ainsi l'A. dans la n. 19).

<sup>33</sup> Delnero (p. 91) parle de 5 ša<sub>3</sub>-bi-a et de 7 ša<sub>3</sub>-be<sub>2</sub>, mais il s'agit d'une erreur (comp. p. 150, avec des chiffres différents).

<sup>34</sup> Comp. C. Wilcke, CM 35 (2006) 224 sq.

<sup>35</sup> Comp. Delnero pp. 91 et 150.

<sup>36</sup> M. Ceccarelli (OBO 256 [2012] 102) lit ub-šu-unken-na-ka-ka, ce qui est effectivement le plus vraisemblable au niveau grammatical. Quoi qu'il en soit, la forme est fautive.

Pp. 138–140, abrégement de la copule de la 3<sup>e</sup> sing.: Noter que dans nombre d'exemples, le scribe n'économise pas de signe (type *ušum gal-la* // *ušum gal-am<sub>3</sub>*); cela plaide pour un phénomène linguistique plutôt que graphique. V. aussi n. 24.

P. 139, fin du 1<sup>er</sup> paragraphe: KAM est graphiquement plus simple que KA.

P. 140, InEb. N<sub>17</sub>: Comme on a affaire à des 1<sup>res</sup> sing. perfectives, *he<sub>2</sub>-bi<sub>2</sub>-gar* (aussi MS 3176/1 et MS 3340) et *he<sub>2</sub>-ni-bar* (aussi X<sub>2</sub>) sont les formes attendues. Il est vrai que la majorité des duplicats ont un /n/ devant la base.

P. 147, /e/: Il marque normalement l'objet second et l'objet indirect non-personnel. Le /e/ démonstratif est un élément différent, car il ne s'élide pas après voyelle.

P. 151: Il faudrait distinguer si-Ø «remplir» (contenant normalement au directif) de si-g «enfoncer/fourrer qqc. (abs.) dans (loc. dans le SN)»; v. P. Attinger, ZA 98 (2008) 12.

Pp. 152 sq., InB 91: *he<sub>2</sub>-em-mi-in-DIB* / *dab<sub>5</sub>-be<sub>2</sub>* est une forme correcte (/n/ renvoie à *lu<sub>2</sub>* = Lugalane); avec /b/ au lieu de /n/, *lu<sub>2</sub>* est peut-être un collectif.

P. 156, ErH 11 et Al 81: Dans les deux cas, un démonstratif est envisageable. Noter que dans Al 81, aucun duplicat n'a *dumu<sup>8e5</sup>al-la-me-eš*, qui serait la forme attendue.

Pp. 157 sq.: Pour AK = aka encore à l'ép. paléobab., cf. P. Attinger, ZA 95 (2005) 50 sq. avec n. 9. Ce n'est pas AK-a qui est la «older writing» (p. 158), mais AK.

P. 159, 2<sup>e</sup> paragraphe, *gal* + /a/: Il n'est pas très heureux d'écrire que /a/ est omis ou ajouté irrégulièrement avec *gal*, puisque d'après l'A., *gal* appartient à la petite classe des adjectifs «that were written without /a/» (p. 157 n. 21). Dans EnA 75, tous les duplicats ont *gal-bi*.

Pp. 159–162, (-)ib<sub>2</sub>- vs (-)ib-: D'après B. Jagersma, A Descriptive Grammar of Sumerian (2010) 22, IB<sub>2</sub> recouvre à Ur III normalement /ib/ et IB /eb/<sup>40</sup>. A l'ép. paléobab., (-)ib<sub>2</sub>- est fréquent non seulement à l'initiale, mais aussi après i<sub>(3)</sub>-.

P. 169, *ama(-a)-ni(...)*: Dans le corpus de l'A., *ama-a-ni* est plus fréquent devant suffixe casuel qu'en finale. Cette tendance

ne semble pas confirmée par ma propre banque de données, où j'ai 14 *ama-a-ni* vs 6 *ama-a-ni* + suffixes<sup>41</sup>. Comme *ama* ne recouvre pas /amaH/ (cf. e. g. *ama-a* dans Gud. Cyl. A 13:3 et dans le refrain de KH [19 //]), la fréquence de *ama-a-ni* est curieuse. *aja-ni* (écrit A.A-ni) pourrait y être pour quelque chose.

P. 172, abrégement de la copule dans les mots d'au moins trois syllabes: Ce n'est probabl. pas un hasard que les trois termes soient des emprunts à l'akkadien; noter l'absence complète de la copule après (<sup>8e5</sup>)*ma-an-si-um* (/) dans InEb. 68.

P. 173, exceptions à l'abrégement de la copule: *he<sub>2</sub>-a* «Qu'il devienne!», qu'elle qu'en soit l'étymologie, diffère de *he<sub>2</sub>-am<sub>3</sub>* «Qu'il soit!», ce qui explique pourquoi dans ce cas la copule n'est normalement pas abrégée.

P. 176, -en plus rarement abrégé en -e s'il est le sujet d'un verbe intransitif que dans les autres cas: La chose pourrait s'expliquer partiellement par le souci d'éviter une confusion entre {préf. + B + en} et {préf. + B + ed} ({ed} n'est fréquent que dans les formes intransitives imperfectives).

Pp. 189–195, InB N<sub>11</sub> et N<sub>III12</sub>: D'après l'A. (p. 194), «it can be concluded that these two sources are related». Si elles le sont, la parenté est très lointaine. Il y a quatre convergences contre l'ensemble des autres duplicats: *ninim-ni* pour *ninim-ma-ni* (90), *za-a-kam* vs *za(-a)-ke<sub>4</sub>-eš* (93), *he<sub>2</sub>-bi<sub>2</sub>-in-taka<sub>4</sub>* vs *he<sub>2</sub>-bi<sub>2</sub>-ib<sub>(2)</sub>-taka<sub>4</sub>* // (98) et *um-mi-gu<sub>7</sub>/gu<sub>7</sub>-* vs *im-mi-gu<sub>7</sub>* (105, après -*gu<sub>10</sub>*). Les divergences (souvent importantes) sont en revanche au nombre de 26; cf. ll. 59, 64–66, 69, 71–73, 76, 83–85, 89–94, 96, 100, 102 sq. et 108 sq.

L'A. peut être assuré de toute notre reconnaissance pour avoir mis à notre disposition un livre important sur la variation textuelle en sumérien. Il a fait oeuvre de pionnier, et je ne doute pas que son étude sera la base de toute recherche future sur le sujet. Il est regrettable que l'ouvrage soit parfois de lecture assez ardue et contienne une quantité non négligeable d'imprécisions, mais cela ne dépare pas gravement ce beau travail.

<sup>40</sup> Il y a toutefois des exceptions dans les lettres; cf. par ex. *bi<sub>2</sub>-ib-ge<sub>4</sub>-ge<sub>4</sub>* (NATN 508 rev. 2), *na-mi-ib-gur-re* (TCS 1, 255:8), *ha-ba-ši-ib-ge<sub>4</sub>-ge<sub>4</sub>* (TCS 1, 116:6) et *na-ši-ib-RU.RU* (TCS 1, 281:6).

<sup>41</sup> Avec *ama-ni*: 32 *ama-ni* vs 20 *ama-ni* + suffixe.